

1940 (été)

Béatrice MAILLÉ-GANZ

« *Hop la ; Nous vivons là* »

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'*Amicale du camp de Gurs*, n° 92 (octobre 2003), p.10 et 11.

Texte transmis par Louis Rama, d'Aubignan, à l'historien Denis Peschanski, qui l'a lui-même transmis à Claude Laharie.

Extraits des mémoires rédigées par Béatrice Maillé, née Ganz, pour ses petits-enfants (« L'histoire pour Joanna »).

L'auteur est né à Cologne, en 1922, d'une famille juive de libraires rhénans. Dès 1933, la famille Ganz, comprenant les menaces qui pesaient sur la communauté juive du fait de la victoire électorale de Hitler, s'était réfugiée à Paris. Ils étaient restés allemands. Lorsqu'éclate la guerre, en 1939, ils sont considérés comme des espions à la solde de l'ennemi, et internés dans les camps.

« Dès les premiers jours de la guerre (nous étions alors à Annecy), nous avons connu les hurlements des sirènes et le refuge dans des caves sans sécurité. De retour à Fontenay, les alertes, le ronflement des moteurs d'avion et les tirs de D.C.A. faisaient partie du quotidien.

Cependant, sur le front, les choses piétinaient. Les armées se faisaient face aux frontières, sans action décisive. C'est ce qu'on a appelé la drôle de guerre. On ne perdait rien pour attendre! En mai 1940, d'un seul coup, l'armée allemande s'est mise en route comme un rouleau compresseur, envahissant la Hollande, la Belgique et le nord de la France. Alors, à Paris, ce fut la panique. La police française voyait des espions partout et ceux qui, hier, avaient trouvé l'asile politique, les victimes du nazisme, devenaient soudain des suspects à poursuivre et à enfermer.

Mon frère s'est engagé dans la Légion étrangère. Il croyait ainsi, non seulement, participer à l'effort des alliés, mais mettre sa famille à l'abri. Mais plus les Allemands approchaient de Paris, plus la psychose de l'espion montait : l'éternel retour au bouc émissaire... Bizarrement, les mères et leurs enfants de moins de 17 ans ne furent pas inquiétés : l'espionnite s'arrêtait là.

Mon père fut envoyé dans un camp, à Albi. Moi, dans un premier temps, je fus internée à Paris, au Vélodrome d'Hiver, un immense espace couvert où nous couchions sur des paillasses, à même le sol des gradins de spectateurs. La nourriture, assurée par le baron de Rothschild, était correcte, mais notre situation était étrange et humiliante. Comme mon frère était engagé volontaire, on avait imprimé sur mon passeport un beau « C.S. » qui voulait dire « cas spécial ». Ceci n'a pas empêché qu'avant l'arrivée des Allemands à Paris, nous ayons toutes été embarquées sur un train en direction du sud. Nous ne savions pas où nous allions, nous ne savions plus rien de nos familles, nous n'étions plus que des numéros sans identité, trébuchés à travers le pays en vertu d'un danger que nous ne représentions pas. Après le train, des camions militaires, dans lesquels nous nous sentions vraiment prisonnières, ont pris le relais. Et puis, ce fut l'arrivée au camp de Gurs, dans les Basses-Pyrénées : des baraques infâmes, des paillasses à même la terre battue et, tout autour, la boue. Le « C.S. » sur mon passeport a failli me jouer un mauvais tour, les autorités du camp ayant lu "cas suspect". Il a fallu quelques jours pour nous dédouaner, moi et toutes celles dans mon cas. Si cela ne m'a pas attiré d'autres ennuis, je n'en ai pas tiré non plus le moindre avantage.

Nous étions une vingtaine par baraque, dont beaucoup, comme moi, filles très jeunes, séparées de leurs familles, ne sachant même pas ce que celles-ci étaient devenues. Nous étions là, sur nos paillasses humides, visitées parfois par des rats bien gras, on bien nous pataugions dans la boue, nourries d'une tranche de pain par jour et d'un brouet clair où nageaient quelques pois chiches. Exceptionnellement, on nous donnait un peu de « singe », un pâté conçu pour donner des protéines aux soldats, et dont ma chatte ne voudrait pas. Je me souviens d'une belle jeune fille, de ses bigoudis, des rouleaux savants qu'elle faisait de ses cheveux noirs, rangés comme des petites tuyaux sur le devant de sa tête. Je me souviens aussi de ses évanouissements: elle était fiancée à un fils de rabbin et ne voulait manger que cascher, persuadée que lui se laisserait plutôt mourir que de toucher à une nourriture impure. Or ce garçon était à la Légion avec mon frère et j'ai su qu'il a eu la sagesse de manger comme tout le monde.

J'habitais à la baraque 4 et une copine a fait une chanson :

Au camp de Gurs, baraque 4

Hop la! nous vivons là !

Nous étions un petit groupe de filles de 18-19 ans, malades d'inquiétude pour nos familles. Nous avions peu de nouvelles du monde extérieur, mais nous savions que, devant l'avancée allemande, la moitié de la France était en fuite sur les routes. Je savais mon père dans un camp et mon frère à l'armée. Mais Omini, Annette et ma grand-mère avaient-elles pu quitter Fontenay, se sauver et survivre ? Nous en parlions du matin au soir ; imaginant tous les scénarios possibles. Et puis, un jour, on m'a appelée près des barbelés séparant deux sections du camp : « Béate Ganz, quelqu'un te cherche ! » -« Maman ? » Non, ce n'était

pas elle. C'était ma tante Lise, une sœur de mon père, ma tante adorée, admirée, celle que je regardais comme un modèle, mais un modèle hors de portée. J'ai eu la permission de la rejoindre et elle, si distante d'habitude, m'a prise dans ses bras, cajolée, questionnée. J'ai eu le droit d'être une petite fille auprès d'elle, et d'être aussi la grande nièce cherchant à la rassurer. Elle aussi, était sans nouvelle de son Pino, mon oncle, ce bel homme radieux, aussi chaleureux et volubile que ma tante était habituellement réservée. Nous nous sommes mises à attendre ensemble des nouvelles de nos aimés.

Et puis, ce fut l'armistice. La France était coupée en deux, le nord occupé par les Allemands, le sud zone libre. Dès les premiers jours, les portes du camp se sont ouvertes. Mais nous ne pouvions pas partir tant que nous ne savions pas où étaient nos familles.

J'ai quand même profité de la liberté avec une amie, Hélène, pour découvrir la campagne avoisinante et chercher à manger autre chose que des pois chiches. Je me rappelle une ferme où nous avons été reçues comme des invitées. La fermière nous a questionnées, a pris une part sincère à nos problèmes et a compris à quel point nous avions faim. Les œufs qu'elle nous a fait pocher dans l'huile d'olive étaient les meilleurs que nous n'avions jamais mangés.

Et puis, pour Hélène et moi, les nouvelles sont arrivées. Nos mères étaient, l'une près d'Agen, l'autre près de Marmande, villes situées dans la même région. Nous pouvions donc faire une partie du voyage ensemble. Ma tante, sans nouvelle de Pino, n'a pas voulu bouger. Je nous vois encore, mon amie et moi, dans une gare des Basses-Pyrénées, attendant notre train. Nous étions les seules femmes sur ce quai, entourées de soldats. L'angoisse ! Mais ces garçons étaient aussi désespérés et aussi désespérés que nous. Ils nous ont entourées comme des grands frères, nous ont offert à boire dans leurs quarts de soldats et, une fois dans le compartiment, nous ont fait de la place sans un geste, sans un regard qui aurait pu nous mettre mal à l'aise.

Autrement, je ne me souviens pas des détails du voyage, ni comment j'ai fait pour trouver le trou perdu où avaient abouti les miens. Je me vois seulement à pieds, sur une route de campagne, entre Duras et Auriac-sur-Drop, où ma famille avait trouvé refuge. Un jeune soldat démobilisé marchait à côté de moi. »